

Raconte-moi une histoire

Daphné Bathalon

Number 139 (2), 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64641ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bathalon, D. (2011). Review of [Raconte-moi une histoire]. *Jeu*, (139), 138–143.

DAPHNÉ BATHALON

RACONTE-MOI UNE HISTOIRE

Après avoir commémoré sa dixième édition en 2008, l'événement biennal les Coups de théâtre proposait, du 15 au 28 novembre dernier, une programmation éclatante regroupant 22 compagnies d'Europe, d'Amérique et d'Océanie, une nouveauté cette année. Le Festival international des arts jeune public, un carrousel d'accents et de couleurs, a donné aux enfants l'occasion de se familiariser avec plusieurs arts scéniques et les univers de nombreux créateurs. Tandis que le froid s'installait lentement dans la métropole, le jeune public et les curieux, dont nous étions, ont trouvé refuge dans le conte et la fable, des incontournables du théâtre jeunesse. Petit tour des créations québécoises.

De conte en conte

En première mondiale, PPS Danse nous conviait à la Cinquième Salle pour une adaptation des *Contes pour enfants pas sages* de Jacques Prévert. Fondée en 1989 par Pierre-Paul Savoie, la compagnie a déjà présenté une vingtaine de productions dont plusieurs ont fait des tournées nord-américaines et européennes. *Contes pour enfants...* pourrait bien être de celles-là, tant les images qu'elle évoque nous transportent sur un autre continent. Au premier tableau, les danseurs se déplacent lentement sur des grandes pattes de girafe, des béquilles habilement intégrées aux pas de danse. Avec une formidable maîtrise de leur corps, les

interprètes empruntent les caractéristiques physiques de chaque espèce qu'ils incarnent : vulnérabilité, vitesse, fierté... Au fil des contes, ils se transforment ainsi sous nos yeux en animaux, ébouriffent leur plumage, reproduisent le galop des antilopes ou secouent leur crinière de lions.

De nombreuses créatures de la savane africaine défilent donc dans ces huit contes « pour enfants de trois à six pieds ». Toutes ont un message à transmettre à l'homme, à commencer par les gracieuses girafes qui chantent dans leur tête : « Bientôt, il n'y en aura plus, c'est l'homme qui les tue... » Les thèmes abordés sont graves : la chasse, la fuite, la vie, la mort, la maltraitance des animaux, la justice et l'égalité, mais la moralisation n'est jamais trop présente, jamais trop lourde ou insistante. En laissant les animaux parler de leurs émotions, *Contes pour enfants...* évite facilement cet écueil qui rendrait le spectateur moins réceptif. Au contraire, le spectacle est si coloré et vivant qu'on prête une oreille attentive aux histoires racontées, se laissant émouvoir par le sort des ânes tout autant que par la détresse des antilopes pourchassées.

L'Illusion avait pour sa part choisi de présenter un conte connu de tous, et que les enfants ne se lassent jamais d'entendre : la triste histoire de Hänsel et Gretel que leurs parents sont contraints



Contes pour enfants pas sages de Pierre-Paul Savoie (PPS Danse), présenté aux Coups de théâtre 2010. © Pierre-Paul Savoie.

d'abandonner en pleine forêt, trop pauvres pour les nourrir. Le public ciblé (les enfants de 5 ans et plus) n'était malheureusement pas au rendez-vous, au soir de la première représentation d'*À la belle étoile*. Dommage, car l'illusion avait concocté une rencontre entre marionnettes et conte tout en simplicité et en beauté. *À la belle étoile* se démarque en effet par l'ingéniosité de son décor. Le pont de bois servant de castelet, une conception de Robert Smolik, convient à merveille à la petite scène du Studio-théâtre de la rue de Bienville, tout en laissant travailler l'imagination des enfants. En un tournemain, le pont se transforme en lit, en forêt inquiétante ou en sinistre four de sorcière et, sous les pas des marionnettes, il prend même des allures de xylophone. À l'exception de rares moments où, les marionnettistes en ayant plein les bras, les personnages se figent pendant quelques battements de cœur, la manipulation de Sabrina Baran et Salim

Hammad se révèle fluide et délicate. Également d'efficaces narrateurs, ils donnent vie à Hänsel et à sa sœur, de charmantes marionnettes à grosse tête et à joues rebondies.

Autre conte, autre personnage, DynamO Théâtre avait de son côté mis sur *le Grand Méchant Loup* pour sa nouvelle production. Ayant déjà abordé des sujets plus sérieux, tels le deuil chez l'enfant (*l'Envol*) et le phénomène du rejet à l'école (*Moi, moi, moi*), DynamO Théâtre s'est attaqué à l'importance de trouver sa place au sein du groupe. C'est du moins ce que tentent de faire les trois élèves qui se présentent devant nous, mais leur exposé sur le grand méchant loup ne va jamais dans la direction prévue : les feuilles de notes s'envolent, les contes s'emmêlent et chacun se voit attribuer un rôle qui ne lui convient pas. Le public, composé d'élèves de 3^e année, s'amuse des



À la belle étoile de Claire Voisard, d'après *Hänsel et Gretel* (l'illusion, théâtre de marionnettes), présenté aux Coups de théâtre 2010.
© Marie-Claude Pion-Chevalier.



Le Grand Méchant Loup de Jacqueline Gosselin (DynamO Théâtre), présenté aux Coups de théâtre 2010.
SUR LA PHOTO : Marilyn Perreault, Maryève Alary et Yves Simard. © Robert Etchevery.

facéties de Madame la Noire et de Monsieur le Châtain, et se moque de la parfaite Madame la Blonde qui voudrait que tout soit réglé au quart de tour dans cet exposé. Toutefois, alors qu'on voudrait voir la joyeuse frénésie des cancrs prendre de l'ampleur, la mise en scène de Jacqueline Gosselin demeure statique. Les trois contes évoqués ne sortent jamais vraiment du cadre établi, même si les comédiens les mettent en valeur avec différentes formes théâtrales comme le jeu clownesque et les marionnettes.

Malgré tout, *le Grand Méchant Loup* fait vibrer une corde sensible chez les jeunes spectateurs qui ont l'âge où l'on cherche encore à déterminer sa place. La compagnie a su, par la démarche ludique qui la caractérise, jouer avec les mots, les images et les mouvements. Grâce aux ombres chinoises, le spectacle distille même quelques moments de poésie. À la fin, l'apparition du vrai loup, tout en oreilles, museau, griffes et queue, ravit les enfants, les petits comme les grands. Plus personne n'a peur d'affronter le grand méchant loup.



Les *Mécaniques célestes* de Claudie Gagnon (Théâtre des Confettis), présentées aux Coups de théâtre 2010.
SUR LA PHOTO : Marianne Marceau, Frédéric Lebrasseur et Jonathan Gagnon. © Louise Leblanc.

Désillusion et enchantement...

Le festival offrait au public adolescent une incursion dans le monde des classiques. Le Théâtre Motus, la compagnie derrière les fascinants *Nombriil*, *Baobab* et *Inuussia la femme phoque*, nous présentait cette fois *Pour en finir avec... Cyrano*, une adaptation musicale du chef-d'œuvre d'Edmond Rostand. Arrivée en scène en chantant et en dansant, toute une troupe de forains propose de nous raconter l'histoire d'un brillant homme qui se croyait trop laid pour plaire. Théâtre d'objets, chant et théâtre d'ombres rendent ce texte plus accessible aux

jeunes spectateurs, mais des coupes draconiennes réduisent l'histoire au seul triangle amoureux formé par Cyrano, Roxane et Christian. Les relations complexes de Cyrano avec son entourage s'en trouvent évacuées, tandis qu'on n'aborde que par la bande la notion de beauté, pourtant le thème central de la pièce. De fait, le spectacle mise trop sur les effets de sa caravane à surprises pour maintenir l'attention du public, alors que sa grande force réside dans l'utilisation de la mise en abyme. Entre deux scènes, le forain, Cyrano malgré lui, laisse voir les sentiments inavoués qu'il a pour la belle danseuse de la

troupe dont le voile représente la légère Roxane. Sylvain Massé incarne un forain douloureusement amoureux, et on se sent aussi ému par sa mort que par celle, tragique, de son personnage, un Cyrano à la fois fort et touchant.

Au royaume de l'enchantement trônait le Théâtre des Confettis. La compagnie, qui s'était posée à l'Usine C le temps de quelques représentations, transportait son jeune public dans un univers poétique. *Les Mécaniques célestes*, spectacle-installation pour les 4 à 6 ans créé en 2009 au Musée de la civilisation de Québec, est en fait un formidable objet d'art. Il propose aux enfants de redécouvrir les saisons à travers le mouvement des astres qui en sont à l'origine. Invités à traverser un miroir, les spectateurs pénètrent dans la Maison du Temps comme dans une apparition éphémère : il faut se hâter d'y plonger avant sa disparition. À l'intérieur, tout est fait de clinquant et de tic tac. À petits pas, on avance sur le damier noir et blanc ; on progresse lentement pour ne rien manquer des différents tableaux qui décorent le couloir circulaire. Dans l'un, une femme brode les chiffres d'une délicate horloge, dans l'autre, des éclats de verre et des morceaux de miroir brisé reflètent nos visages ébahis. Au passage, on salue l'horloge grand-père qui marque le temps de son régulier mouvement de balancier. Toiles d'araignée, papillons, flocons de neige et cadrans de toutes sortes se côtoient dans la curieuse demeure, un décor irréprochable, séduisant, totalement hors du... temps. Mais le temps file, il faut s'installer dans les gradins, car les rideaux vont bientôt s'ouvrir.

Les Mécaniques célestes, une pièce sans paroles imaginée par Claudie Gagnon, revisite les quatre saisons. Visages poudrés et joues rougies, les comédiens Jonathan Gagnon et Marianne Marceau sont nos guides pour ce voyage. Leurs costumes dans les tons crème semblent provenir d'une autre époque, comme si on avait découpé des accessoires dans un vieux livre de poupées et qu'on en en parait les comédiens au fil des scènes, ajoutant des touches de couleur ici et là (chapeau, bretelles ou chaussettes). Le comédien-musicien Frédéric Lebrasseur a, pour sa part, le plus réussi des plumages : un complet rouge bordé de plumes et une huppe bleu et jaune. Sous la gouverne de cet étonnant chef d'orchestre perroquet qui trille et siffle aussi bien qu'un vrai, les spectateurs se laissent entraîner par la magie des images et des sons. Les saynètes qu'on nous présente sont des photos instantanées des saisons : le vent tourmenteur et la neige de l'hiver, la pluie du printemps, la plage et le soleil de l'été puis les récoltes de l'automne. Ce sont certes des images souvent évoquées lorsque l'on veut illustrer les saisons, cependant la création de Claudie Gagnon se démarque par son esthétisme et son environnement sonore. Tic tac, craquements, étoiles filantes, crécelles, les sons créent le spectacle tout autant que le décor. Ils sont à la fois la froidure de l'hiver et le renouveau printanier, et surgissent de tous les recoins imaginables. Où ailleurs pourrions-nous rêver d'entendre les cloches d'une église en portant un coquillage à son oreille ?

L'émerveillement que l'on ressent en voyant *les Mécaniques célestes* ne naît pas uniquement de la traversée du miroir ou des tableaux colorés, mais de tout le cérémonial qui habille ce spectacle depuis l'accueil à l'entrée par un étrange poinçonneur jusqu'au moment où les étoiles se mettent à tourner au-dessus de nos têtes. Quand les enfants, impressionnés, tentent d'attraper avec les mains ces étoiles qui tombent du ciel, ce sont leurs yeux, à leur insu, qui les capturent le mieux. Un petit bijou à découvrir pour soi-même ou en compagnie des tout-petits. ■

Sur trois pattes (Théâtre de l'Œil)

Un monticule de détritrus : sacs-poubelles, vieux meubles parmi lesquels s'affaire un écureuil à la recherche de quelque trésor. Il y déniche l'objet convoité : un briquet rouge qu'il s'approprie en conquérant : « C't'à moi ! » Ce leitmotiv constitue pour ainsi dire les seuls mots de ce spectacle sans paroles. Une vieille dame, sorte de Baba Yaga, s'extirpe du dépotoir. Elle semble régner sur ce monde puisqu'un des derniers tableaux (un pas de deux entre deux feuilles dans un arbre à l'automne, dont l'une a le vertige et s'accroche à la branche, tandis que l'autre tourbillonne joyeusement !) se termine par cette surprise : la dame apparaît soudain, sous l'arbre qui se trouve en fait sur sa tête, comme un chapeau ! La marionnette est surdimensionnée : on ne la voit que jusqu'aux épaules, avec son énorme visage et son bras gigantesque.

Les quatre saisons se succèdent, sous le regard témoin d'une caméra montée sur un trépied (les « trois pattes » du titre, c'est elle), nous renvoyant, en fond de scène, les gros plans des images qu'elle capte. On observe ainsi l'écureuil, à l'intérieur de son terrier où tous ses trésors sont entassés (clés, carte-soleil...), s'amusant avec son dernier gadget : le rutilant briquet rouge. Comme on le craint, le feu prend, puis se propage dans toute la forêt. Mais le printemps revient. Et le ballon qui souffrait tant d'être ballotté au gré du vent finit par être crevé par une branche (« Oh ! non ! »), tandis qu'une fourmi tout heureuse se nourrit de nouvelles pousses (« Oh ! oui ! »). Ainsi va le cycle de la vie.

Cette mise en scène de Simon Boudreault s'inscrit comme naturellement dans le répertoire du Théâtre de l'Œil, réussissant le pari d'une inventivité débordante dans le dépouillement même : un simple cyclo horizontal devient un castelet où naît tout un monde. J'ai songé bien sûr à *Un autre monde*, spectacle de la compagnie d'André Laliberté dans lequel se déployaient également une faune et une flore pimpantes et colorées, auquel notre écureuil semble faire un clin... d'œil.

PATRICIA BELZIL